

raison, et du reste, n'était-il pas décidé lui-même à retourner en Australie, si la fatalité eût voulu que ses vœux les plus chers ne se fussent pas réalisés.

Le capitaine Rouge, sa vengeance satisfaite, n'aspirait plus qu'au repos et au calme d'esprit que cette nature troublée ne pouvait rencontrer que dans les paisibles solitudes australes. Il avait obtenu de Dick l'autorisation de finir ses jours près de lui. L'indigène Woang Woh ne se sentait pas de joie de retourner vers la terre natale. Un quatrième personnage enfin complétait la petite troupe d'émigrants, c'était maître Jonas-Habacuc Littlestone, resté à Paris tout le temps qu'avait duré l'expédition dans l'Oural.

Il avait compulsé toutes les bibliothèques, remué des centaines de volumes et il emportait dix caisses de notes, afin de pouvoir consacrer le temps qui lui restait avant d'aller rejoindre mistress Littlestone dans un monde meilleur, à écrire sa grande histoire universelle des greffiers au point de vue de l'influence que ces chevaliers du rond de cuir ont exercée sur la civilisation, avec des notes, avertissement de l'éditeur, préface, statistique, planches, chromolithographies, gravures et portraits à l'appui. Espérons qu'il nous sera donné de lire un jour cette œuvre remarquable.

Le signal ayant été donné de rallier le bord, il fallut se séparer....

—Je laisse une partie de mon cœur ici ! murmura le vieux trappeur dans une dernière étreinte....

—N'emportez-vous pas en revanche une bonne part du nôtre ? répondit gracieusement la jeune femme, en souriant à leur vieil ami....

Pendant les marins avaient fini de virer au cabestan, un coup de sifflet se fit entendre, et l'*Evening Star*, glissant sur les eaux calmes du bas-



L'*Evening-Star* glissait tranquillement sur les eaux.—(Page 172, col. 1.)

sin, au milieu de centaines de navires à l'ancre, gagna la haute mer, où il ne tarda pas à se perdre dans les brumes du couchant.

Un homme avait manqué à ces adieux, c'était John Gilping.... Par une regrettable fatalité, le noble lord n'avait pu quitter la Chambre haute, ce jour-là.... Il était inscrit pour parler le premier contre une surtaxe sur les harengs saurs de Hollande, qu'un ministère sans vergogne voulait imposer pour augmenter les ressources du Trésor dilapidées par sa mauvaise gestion.

Lord Woangow se révéla, ce jour-là, homme d'Etat de la race des Palmerston et des Disraeli. Au lieu d'une taxe, il proposa l'interdiction complète ; il se fit le champion du hareng national, trop longtemps laissé en souffrance ; puis, par une transition habile, il tonna contre l'esprit de Bélial, qui menaçait d'envahir le siècle, prêcha la croisade contre les papistes, dont il demanda la destruction en masse et fit si bien que le ministère, ahuri, ne sachant que répondre, fut mis en minorité.... Gilping, en sortant, fut porté en triomphe par la populace. L'Angleterre pouvait dormir tranquille, un nouvel homme d'Etat lui était né.

Le prince Westchine, en récompense de ses services, fut nommé ambassadeur à Paris. Quant à Luce et à Froter, enrichis par leur dernier exploit et la munificence du comte d'Entraygues, ils ont acheté une magnifique propriété sur la Marne et se sont réfugiés dans les délices de la pêche à la ligne.

LOUIS JACOBLOT

FIN

## RÉCIT D'UN MISSIONNAIRE

La *Semaine Religieuse*, de Poitiers, a publié dernièrement une lettre intéressante de l'un des plus anciens missionnaires du Kouang si (Chine) :

« Le 17 février, c'est le jour du 1er de l'an en Chine, et aussi, je crois, dans bien des pays de l'Asie. C'est donc fête chômée ici pour tout le monde, et même pendant plusieurs jours. Dimanche, j'aurai une centaine de convives : toutes les familles chrétiennes viennent me souhaiter la bonne année, qui avec une poule, qui avec un morceau de lard. Personne ne se présente les mains vides ; moi, je fournis le repas ou du moins la cuisine.

« Vous désirez savoir ce que je fais ici depuis vingt-sept ans accomplis que je suis en Chine. Je suis d'abord resté trois ans dans la province du Kouang ton. J'en ai appris la langue tant bien que mal. Puis j'ai été mis à la tête d'un district où il y avait mille deux cents chrétiens. J'en étais chargé depuis dix mois, quand tout à coup il me fallut plier bagages et partir pour l'extrémité de la province du Kouang-si, pour laquelle d'ailleurs j'avais reçu ma destination, étant encore à Paris. Je quittai mon premier district à regret et partis l'esprit rempli d'idées noires. Et cependant, je ne prévoyais pas que je resterais seul dans cette province pendant trois ans consécutifs.... Mais j'étais jeune alors.

« Mon voyage fut long. Je passai dans la province du Kouytchéou et restai six à sept mois dans la capitale. Mon arrivée au Kouang-si fut heureuse : tout le monde me reçut bien, païens et chrétiens. Ce qui me gênait, c'était la langue de ce nouveau pays. Celle que j'avais apprise à Canton ne pouvait plus me servir. Enfin, avec de la patience, j'ai pu en venir à bout. J'ai trouvé, en arrivant, à peu près deux cents chrétiens de race indigène, dont quelques uns même avaient confessé la foi, du temps du vénérable Chapdelaine.

« Je suis resté trente mois sans voir une figure européenne. Je ne pouvais aller au Kouytchéou : toutes les routes étaient interceptées par les rebelles. Ailleurs, je ne savais pas où je trouverais des missionnaires. Enfin, malade et ayant peur de mourir seul, abandonné, je partis pour le Yün-Nân. Six mois après, j'eus la joie d'avoir un confrère. Il est mort depuis longtemps ! Trois autres se succédèrent après lui ; ils sont morts, eux aussi !... Actuellement, nous sommes quatre.

« Je ne vous parle pas de la diminution de la population dans ce pays : ce serait trop long. Si les temps n'étaient pas changés, les chrétiens seraient probablement plus nombreux. Mais nous sommes gouvernés par des païens qui nous détestent cordialement. Les Chinois, par la voie des prétoires, savent tout ce qui se passe en France, excepté le bien ; et les prétoires, abusant de la situation, répandent ce qu'ils savent dans le peuple.

« Un autre obstacle au progrès de la religion chrétienne en nos contrées, c'est l'opium. Ceux qui n'ont pas vu sur place l'abus qui s'en fait n'en peuvent avoir une idée. L'opium abrutit le corps et l'âme ; la paresse qui s'en suit détruit les fortunes acquises, augmentant, par une conséquence forcée, le nombre des voleurs dont la Chine est peuplée. Les fumeurs d'opium n'ont de goût pour rien : tous les remèdes sont sans vertu sur eux ; si quelques uns se corrigent pour un laps de temps quelconque, ce n'est que pour retomber plus bas après. Notez bien qu'ici tout le monde se met à fumer ce poison lent : je connais des enfants de douze à quatorze ans qui fument l'opium comme nous fumons le tabac chez nous. Il y en a même qui le fument au-dessous de cet âge. Presque tous les mandarins fument : tous les prétoires, cela va sans dire.

« Nous avons grand besoin de prières ; notre mission de Kouang si est une des plus pénibles : c'est un mélange de toutes sortes de races, et généralement la foi pénètre lentement, difficilement, dans ces âmes qui sont très abruties. Les hommes, comme je vous l'ai dit, non seulement ne font rien pour nous, mais sont tous contre nous. Notre seul espoir est dans la prière et notre seul appui dans le secours de Dieu.»

## MOTS POUR RIRE

On parle souvent de la " Farie Française."

En France, comme ailleurs, la vraie " Farie " est une belle-mère.

\* \*

Un convoi funèbre passe dans la rue.

Une dame.—Ne pourrait-on pas savoir qui est mort ?

Un monsieur.—C'est un avocat.

Un passant.—Et il ne dit rien ?

\* \*

Un ami rencontre X...., comme toujours dans une dèche noire.

—Mais, mon pauvre ami, je croyais que ton oncle t'avait payé tes dettes.

—Mon oncle ! En voilà encore un !

—Pourtant, que voulais-tu qu'il fit de plus ?

—Qu'il mourût !

\* \*

Au Jardin d'Acclimatation.

Deux horizontales sont arrêtées devant la cage des singes.

—Vois-tu, ma chère, dit l'une d'elles, ces animaux-là sont aussi intelligents que les hommes : il ne leur manque que la parole.

—Et le porte-monnaie !